



LITTÉRATURE

JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :

UN AN.	12 francs
SIX MOIS	6 »
TROIS MOIS.	3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur
en chef, et pour l'administration, au Gerant, à
Monaco (Principauté).

ANNONCES.	25 cent. la ligne
RÉCLAMES.	50 »
FAITS MONACO.	4 franc »

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 29 AOÛT AU 4 SEPTEMBRE

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
29 Août	18 9	19 8	19 »	beau	2 Septembre	18 5	19 9	18 »	Beau
30 Août	19 2	21 »	20 »	id.	3 Septembre	19 2	20 4	19 7	id.
31 Août	19 »	20 2	19 7	id.	4 Septembre	19 »	20 »	19 »	id.
1 ^{er} Septembre	20 1	22 »	21 »	id.					

SIÈGE DE MONACO

PAR L'ARMÉE GÉNOISE EN 1506

II.

On tint alors dans la ville un conseil de guerre et on délibéra de faire sortir secrètement, par la poterne, un certain Arrigois, basque de nation, homme hardi et entreprenant pour avertir le capitaine Migliando qui commandait les troupes françaises de la Turbie, de se trouver à point nommé sous les murs de Monaco qu'il y serait joint par 300 hommes sortis de la place pour se porter avec lui sur le côteau de la Condamine et pour enlever ou enclouer la batterie que les génois venaient d'y installer.

Arrigois remplit sa mission, mais il fut mal

secondé ; les Français ne se trouvèrent point au rendez-vous, on encloua cependant 2 canons, il y eut quelques soldats tués de part et d'autre, quelques prisonniers furent conduits dans la place et, avec eux une femme, qui combattit courageusement avant de se rendre.

Les génois sans cesse harcelés par le camp volant de Migliando, et craignant que de nouveaux renforts ne lui donnassent une supériorité décisive, prirent le parti de réunir leurs forces contre lui et d'enlever le château de la Turbie ; Il n'y avait alors que 150 hommes pour le défendre.

Ils l'attaquent et sont repoussés deux fois avec perte, mais ils réussissent enfin à placer des échelles et le prennent d'assaut.

Cette perte causa quelque alarme aux assiégés, mais des feux allumés au pied de la *Testa di can* et un jeune homme, introduit dans la place par la

poterne du côté des salines, les rassurèrent en leur apprenant qu'Augustin Grimaldi avait opéré sa jonction avec le capitaine Migliando et qu'ils allaient recevoir de nouveaux renforts.

Pendant ce tems-là les Génois, convaincus que la partie la plus attaquable était du côté de la *Colla*, renforcent leurs batteries les dirigeant contre le bastion de *Saravale* et la tour *Albanaise* plus à l'ouest, afin de rendre l'escalade plus facile par la ruine des murailles. Le feu croisé était si vif et si continu qu'une brèche fut bientôt faite à la tour *Albanaise* et que les assiégés, mis à découvert, ne purent plus servir leurs pièces.

La brèche dans la *Courtine* était déjà de 20 toises et une partie de la tour *Albanaise* démolie ; Lucien qui voyait s'affaiblir le courage de ses soldats les ranimait par son exemple, payant généreusement de sa personne partout où le danger était le plus imminent.

Tout-à-coup on aperçut, à la clarté du jour qui commençait à paraître, deux galères et quelques bâtiments de transport, qui croisaient devant Monaco avec leurs fanaux allumés. Ces signaux suspects firent craindre une intelligence avec les assiégeants pour donner l'assaut. Chacun était sous les armes ; on se mit aussitôt à charrier de grosses pierres et des poutres sur les parapets pour les lâcher, au besoin, sur les assaillants ; on détacha 200 hommes à la tour des quarantaines pour empêcher l'ennemi de venir à la première brèche et faire feu sur les embarcations que la flotte avait détachées pour faire de fausses attaques ; enfin on distribua aux soldats tout le vin qui restait encore pour les animer au combat.

Le soleil venait à peine de se lever et Lucien entouré de ses officiers, attendait le signal de l'attaque promettant à ses fidèles sujets une victoire prochaine, lorsque l'ordre de l'assaut se répandit de file en file dans les rangs de l'armée ennemie et Carlantino arrêtant un instant l'ardeur de ses soldats pour la rendre plus impétueuse eut parlé ainsi :

« Je ne doute point, braves guerriers, de la magnanime ardeur qui vous anime dans ce jour décisif ; vos sentiments me sont connus, il vous font redouter jusqu'à l'ombre de l'infamie ; vos ennemis sont agresseurs, vous le savez, c'est vous dire que vous combattez avec raison, que votre vengeance est dictée par la justice, et que vous retourneriez dans vos foyers chargés de trophées et de riches dépouilles ; toutes les mesures sont prises pour le succès ; un corps nombreux de vos compagnons d'armes est déjà prêt à gravir les remparts. Voici le drapeau que vous devez suivre ; je marche à votre tête, je serai le premier à le planter sur les retranchements ennemis ; ne m'abandonnez point ; ralliez-vous à moi, vous me trouverez toujours sur le chemin de l'honneur ; partons sans plus attendre, la brèche est ouverte ; attaquons, la victoire est à nous ! »

Les trompettes sonnent, les tambours battent la charge, la flotte canonne à toute volée : déjà l'on est parvenu au pied du glacis, les porteurs d'échelles s'élancent et les appliquent à la tour Albanaise. Un corps de Mentonnais la défend ; armés de longues lances, ils percent et renversent tout ce qui ose se présenter ; d'autres les remplacent, ils brisent et enlèvent avec des crampons de fer la porte qui conduit aux contremines ; mais une grêle de pierres roulant sur eux les force à se désister ; ils se retirent en désordre. La descente faite par les embarcations détachées de la flotte ne réussit pas mieux ; l'ennemi repoussé par de gros blocs de pierres et des poutres roulantes est accablé et précipité dans la mer par une garde de femmes à qui ce poste, plus facile à défendre, avait été confié.

Les génois perdirent dans cet assaut plus de 500 hommes entre morts, blessés et prisonniers de guerre, les assiégés en perdirent 300.

Découragée par cet échec, l'armée génoise s'était retirée dans ses retranchements attendant, pour recommencer l'attaque, des secours qui n'arrivaient pas, lorsque les nouvelles les plus alarmantes parvinrent au camp :

Louis XII marchait sur Gènes à la tête d'une armée imposante ; déjà ses lieutenants avaient commencé les hostilités en bombardant la ville et le port, et Yves d'Allègre, célèbre capitaine fran-

çais, s'avancait vers Monaco, avec trois mille fantassins, pour forcer Tarlatino à en lever le siège.

Les circonstances étaient pressantes. L'armée génoise leva aussitôt le camp pour voler au secours de la patrie en danger. Tarlatino arrivait en effet, bientôt après, à marches forcées, sous les murs de Gènes et il prenait position sur la hauteur de Belvédère où huit mille hommes de milice, sortis de la ville vinrent le rejoindre ; mais il n'était déjà plus temps, les génois fuyaient en désordre devant les troupes du roi de France ; la ville ouvrait ses portes et se rendait à discrétion à Louis XII qui fit son entrée, à cheval, armé de toutes pièces, l'épée nue à la main.

La joie érita aussitôt de tous côtés dans la ville de Monaco. Les génois en levant leur camp avaient mis le feu à leurs retranchements ; à cette immenseueur d'incendie, qui annonçait aux assiégés le départ des ennemis, les habitants de la ville répondirent en allumant des feux en signe de réjouissance publique.

Augustin Grimaldi, le capitaine Migliando, et leur état-major entrèrent alors dans la place où ils furent accueillis par des cris d'enthousiasme.

Ainsi finit ce siège qui dura cinq mois et coûta à Lucien 30,000 ducats. Il est resté célèbre dans les fastes de l'histoire de Monaco. C'est à ce titre que nous avons essayé d'en retracer les phases principales.

CHARLES DE LORBAÇ

CHRONIQUE LOCALE

Les Russes à Villefranche.

Le gouvernement sarde vient de céder la Darse de Villefranche à la Nouvelle Compagnie russe de navigation à vapeur qui va y construire des docks et des chantiers de construction et de radoub, dans le but de faire concurrence à la compagnie du Lloyd Autrichien dans la Méditerranée et la Mer noire.

Que ceux qui viennent ensemençer de roubles le golfe fertile de la petite Afrique soient les bienvenus ! s'écrie, à cette occasion, la Terre promise.

Est-il nécessaire de faire ressortir les avantages que le chantier russe de Villefranche doit avoir d'abord pour cette localité et ensuite pour Nice elle-même ? demande l'Avenir de Nice.

Or Monaco n'est qu'à une demi-heure de Villefranche ; Viennent les Russes ! dirons-nous donc, à notre tour, car nous sommes bien sûrs d'avoir leur visite et nous serons bientôt en mesure de les recevoir dignement.

LE PRINTEMPS DE MONACO

Septembre est un mois charmant par excellence.

A lui la palme et fi du mois de mai avec son sol boueux, ses courants d'air froids lancinants et la teinte uniforme de ses feuillages inécols.

Autrefois, dans le bon vieux temps, le temps où nous reportent Virgile et ses églogues, les jeunes pousses de mai s'épanouissaient sous un soleil chaud, un air pur, un sol net et frais d'où la vie émanait à torrents, distillée par les rameaux en fleur, les tiges d'herbes odorantes, le mouvement mystérieux de la brise. Notre imagination d'écolier nous retraçait alors les champs, les bois et ces rivages ombreux décrits par le poète, où Galathée jette une pomme à son berger :

Et fugit ad salices et se cupit ante videri

Quel désenchantement, quand le cœur et la tête tout pleins d'un débordement d'enthousiasme, nous partions le jeudi à la recherche des saules, de Galathée et de son Tyrcis !

Une terre pâteuse et jaune ensevelissant nos brodequins jusqu'à mi-jambe, un froid à nous donner l'onglée, un rayon de soleil à peine entrevu suivi d'une giboulée desolante, quelque chose de si peu poétique dans notre aspect de barbet que nous n'avions pas le courage d'en rire, une verdure si uniformément verte et mouillée que nous croyons patauger dans un vaste plat d'épinards, voilà ce que nous trouvions toujours !... Que de rhumes entrevus dans cette saison merveilleuse qui l'ont fait donner au diable avec ses échantres !

A quoi cela tient-il ?

La terre jalouse de l'oubli de son automne où l'on ne sait que faire pleurer des poitrinaires, a-t-elle voulu se venger ? Sa vieillesse amène-t-elle un retard dans l'accomplissement de son orbite ? L'électricité que l'homme lui prend et décompose sur tous les points du globe se traduit-elle par une déperdition de mouvement, ou l'épaisseur de sa croûte qui a été jusqu'ici de 20 à 40 kilomètres a-t-elle augmenté et rendu sa rotation plus lente ? Je ne sais — ni ne veux m'en assurer — mais toujours est-il que c'est en mai qu'arrivent les giboulées de mars et qu'en voyant venir Septembre, chacun devrait dire : Vive l'automne, ses feuillages aux tons harmonieux, les teintes vaporeuses de ses clairières et je ne sais quoi de seconde jeunesse qui sied à la nature elle-même comme à ce qui vit dans son sein....

Mais septembre à Monaco !....

Figurez-vous au milieu de cette poésie mélancolique et variée de l'automne qu'on voit partout, mais que gâche dans l'imagination la pensée des froids qui vont suivre, figurez-vous la baie de la Principauté sortant de sa molle langue, s'excitant et se fortifiant de ce tressaillement particulier à la saison des feuilles mortes ; les verdure éternelles des pins s'éclairant des jeunes pousses, les orangers préluant aux tons d'or de leurs milliers de fruits, les figues et les caroubes mûries se détachant du brillant feuillage qui les abrite ; point de pluies, point de ces courants d'air froid et humide que des nimbus ou des procellus amoncelés vous envoient avec la tristesse de leur aspect ; une terre chaude au contraire, odorante et nettement colorée par un ciel pur ; des fleurs surgissant partout, sur les lauriers-roses et les rosiers des chemins ; des champs entiers de violette, car cette suave petite fleur qui n'a en France que le mystère de sa pauvre haie pour abriter sa pâleur et son parfum, fleurit ici en vaste et longues prairies et s'étend comme une ceinture sur la robe de poète qui revêt la nature.....

A coup sûr quand l'auteur des Eglogues, qui dort à deux pas d'ici, a chanté le printemps, c'est ce printemps qu'il a voulu dire. Un printemps où la nuit est calme, éthérée, lumineuse où les poitrines les plus délicates, les santés les plus fatiguées peuvent sans danger chercher le bien-fait d'un air pur. Nice compte quarante mille étrangers dans ses murs à partir de cette époque; Nice et Monaco se donnent déjà la main; l'une sera bientôt la maison de plaisance de l'autre, et quelle fable ne viendra pas s'abriter dans cette baie mystérieuse et sous ce ciel sans égal!

Il y a environ quatre-vingts ans, il y passa un touriste bizarre, un petit homme en souliers gris, bas gris de fer roulés, grande veste de bazine tombant jusqu'aux genoux, grande et longue perruque pressée dans un petit bonnet de velours noir retroussé en casque, et pour compléter le tout, la robe de chambre également de bazine dont il relevait le plus souvent les angles dans la ceinture de sa culotte. — Tout autre eût eu l'air d'une caricature sous cet accoutrement, mais celui-là avait une faculté d'entraînement qui se communiquait et faisait tout oublier.

Il avait bien près de quatre-vingts ans! Jugez un peu! à cet âge l'envie de voir la Principauté, sa mer et son printemps, le désir d'y contempler un lever de soleil l'avaient séduit.

Un gentilhomme, M. le comte de Latour, par respect et passion pour lui, s'était fait son secrétaire et l'avait accompagné.

Une matinée du mois de septembre, le petit vieillard fait demander à ce jeune seigneur s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin sonnaient). Etonné de cette fantaisie. M. de Latour croyait achever un rêve, quand un second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas se rendre auprès de lui et le trouve vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés et culotte d'un petit gris tendre et prêt à partir. — Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil; cette profession de foi du vrai savoyard m'en a donné envie... sachez si Rousseau a dit vrai. Ils partent par une nuit presque noire, il s'acheminent. Un guide les éclairait avec une lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil! Après une demi-heure de marche, ils arrivent à la pente rude de la ville, franchissent le pont-levis et traversent bientôt la place du palais Grimaldi. — Le jour commence à poindre et blanchit la façade mauresque; le petit vieillard bat des mains avec une véritable joie d'enfant. Mais ses quatre-vingts ans pèsent sur lui. On avait marché lentement et la clarté arrivait vite, déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon. M. de Latour et le guide sentaient l'enthousiaste, lui font traverser la ville par des rues étroites hérissées d'angles obscurs; ils arrivent à la promenade St-Martin s'enfoncent sous les pins et les figuiers de Barbario et arrivent à cette esplanade circulaire et dallée qui domine la mer. De là, la vue était magnifique! A gauche c'était les fortifications avancées de la ville se détachant en rouge sombre sur les teintes vaporeuses des pics alpestres et sur le ciel étincelant. A droite la verdure du cap d'Aglio, ses bois d'oliviers et de caroubiers séculaires, ses pins dont la cime se découpe au milieu des étoiles palissantes du sud. Devant lui, la mer, un horizon sans bornes, tout en feu, et les montages de la Corse s'en détachant visiblement. En face de cette sublimité de la nature,

le vieillard est saisi de respect, il se découvre, se prosterne et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne. « Je crois, je crois en vous, s'écrie-t-il avec enthousiasme ». Puis décrivant avec son génie de poète et la force de son âme le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait: « Dieu puissant, je crois! » répétait-il. Mais tout à coup, une pensée subite lui vient; il se relève, il remet son chapeau, secoue la poussière de ses genoux, reprend sa figure plissée, et regardant le ciel comme il regardait quelquefois le marquis de la Villette lorsque ce dernier laissait échapper une naïveté, il ajoute vivement: « Quant à monsieur votre fils et à madame sa mère... c'est une autre affaire. »

Quatre ans plus tard la mort du petit vieillard retentissait dans le monde entier comme un cataclysme.

C'était Voltaire!

L'esplanade de Voltaire est un lieu cher aux poètes, aux artistes et aux voyageurs qui visitent Monaco.

EUSÈBE LUCAS.

HISTOIRES DE TOUS LES JOURS (*)

LÉONIE

(Suite et fin).

VIII

Enfin un matin, deux semaines après le mariage d'Albert, le comte et la comtesse de Nérandal quittèrent Paris. A partir de ce jour, Léonie fut morte pour le monde. Pendant le cours de seize années, Claire Servin, la seule personne avec qui elle eût conservé des relations, ne reçut d'elle que quelques lettres dont voici des fragments:

Avril 184...

« Il y a sept ans, j'étais belle, j'étais intelligente, je possédais l'amour d'un homme grand par le cœur et par l'esprit; je l'aimais, j'étais libre... J'ai usé de ma liberté pour fouler à dix pieds mon cœur et ma fierté, pour tendre les mains aux chaînes les plus avilissantes et les plus lourdes, parce que j'avais vu briller sur ces chaînes des pierres et un blason. Après avoir désiré la servitude, je n'ai même pas su pratiquer la vertu de l'esclave, la fidélité; j'ai trompé mon maître. Je souffre justement; j'ai été bien coupable, mais toute la responsabilité de ma faute doit-elle retomber sur moi? A l'époque de mon mariage, si tous les gens qui remplissaient les salons dont l'opinion est notre loi, avaient pu savoir que je repoussais Louis Monthal pour épouser le comte de Nérandal, bien des voix se fussent élevées pour m'approuver, pas une seule peut-être pour me flétrir. »

184...

« Je viens de passer dans ma chambre toute une froide journée d'octobre. Ce n'est plus l'été, ce n'est pas encore l'hiver; le feu s'éteint dans la cheminée, et une pluie fine m'empêche d'ouvrir les fenêtres. Mes yeux s'égarèrent sur un paysage mesquin et monotone. Pas un être vivant dans les champs, pas un oiseau dans l'air, pas un cri, pas un bruit. Eh bien! cette nature morne, terne, désolée, muette, est moins mor-

ne, moins terne, moins désolée, moins muette que ma vie.

« Puisses-tu ne jamais savoir combien les heures sont longues et pesantes quand on n'a ni affection ardente au cœur, ni distractions, ni souvenirs consolans, ni espérances!

« Je regrette aujourd'hui mes souffrances; je vivais encore pendant les deux premières années que j'ai passées ici. Ma tristesse prêtait une mélancolique poésie aux sites vulgaires qui m'entourent; les livres qui parlent d'amour brûlaient mes mains, des pensées de révolte, des rêves d'indépendance faisaient bouillonner mon sang, des larmes de regret et de colère roulaient parfois sur mes joues. Maintenant toute vibration a cessé, tout écho du passé s'est tu, tout parfum de jeunesse s'est évaporé. Je ne me débats même plus contre l'ennui; je m'abandonne sans résistance à une torpeur stupide.

« A quoi bon lutter? Le comte n'a-t-il pas, de son côté, toutes les forces, tous les droits? Pendant longtemps, j'ai vaguement espéré qu'il se fatiguerait de cette existence solitaire... Non. Jamais il n'a paru si heureux. Il fait défricher des champs, s'occupe activement de tous les intérêts du département; enfin il semble prendre chaque jour un nouveau plaisir à m'accabler sous le poids de son implacable clémence. Dans notre tête-à-tête éternel, jamais un reproche ne sort de sa bouche; mais il ne m'adresse pas une fois la parole, il n'arrête pas une fois ses yeux sur les miens, sans que son intonation ou son regard dise clairement: « N'oubliez pas que vous n'êtes qu'une épouse coupable. » Pourquoi ne m'a-t-il pas tué le jour où il a su ma faute? »

Juillet 184...

« Encore lui!... encore elle!... J'étais presque résignée, presque calme; hier, je m'étais endormie paisiblement. Cette nuit, je ne me suis pas couchée; le vent du matin passe sur mon front sans le rafraîchir; les murs de cette chambre m'étouffent la solitude me tue.

« Notre château est situé, tu le sais, à quelques lieux seulement de Mont-de-Marsan. M. de Nérandal avait quelques affaires dans cette ville, j'ai consenti à l'accompagner. A l'heure du dîner, la maîtresse de l'hôtel où nous étions descendus a demandé au comte la permission de placer à notre table un monsieur de Paris, qui venait d'arriver en chaise de poste avec sa femme. Le comte n'a fait aucune objection à cet arrangement. En entrant dans la salle à manger, je me suis trouvée en face de Louis Monthal et de M^{me} de Rambert, de sa femme... Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de leur mariage? »

« Elle était encore plus belle dans son costume de voyage que dans le pavillon du faubourg Saint-Jacques, cette femme que je déteste comme si elle m'avait volé mon bonheur. Moi, je suis sans doute bien changée, car au premier abord ils ne m'ont pas reconnue.

« M. de Nérandal a bientôt su qu'il avait pour convive l'un des plus illustres écrivains de notre époque, et s'est mis en frais d'amabilité. La conversation s'est animée, on a parlé voyages, art, politique. Quel mouvement dans les pensées de Louis et de sa femme! quelle éloquence dans leurs paroles! quelle vie dans leurs regards! Il semble que le monde leur appartienne, et soit destiné tout entier à leur bonheur. J'ai compris, en les écoutant, jusqu'à quelle profondeur j'étais descendue dans la tombe.

« Combien j'ai souffert pendant ce dîner!

Dès qu'il a été terminé, je me suis empressée de remonter dans ma chambre. J'y étais depuis quelques instants, lorsqu'une porte s'est ouverte près de la mienne. Deux personnes sont entrées en causant dans l'appartement voisin. J'ai reconnu la voix de M^{me} de Rambert ; elle parlait de moi.

« — Pauvre femme, disait-elle, quelle existence !

« — Elle a mérité sa destinée, répondait Louis.

« — Que vous êtes durs envers nous ! reprit sa femme ; tu as donc oublié que, moi aussi, j'ai mérité le blâme du monde. Ne t'ai-je pas aimé quatre ans sans qu'il me fût permis de porter ton nom et d'avouer mon bonheur ?

« — Anna, dit Louis après un instant de silence, ne te compare jamais à cette femme ; quand je t'ai raconté les douleurs de ma jeunesse tu as pleuré, tu as maudit celle par qui j'avais souffert : oh ! la comtesse de Nérandal, que tu as vue si brillante et si belle, et que tu viens de retrouver humiliée et flétrie, s'appelle Léonie...

« Il s'est fait un long silence. Je pleurais de rage et de honte ; j'avais envié de crier tout haut que j'étais la plus heureuse des femmes.

« — C'est par une soirée semblable que nous nous sommes vus pour la première fois, dit tout à coup M^{me} de Rambert en ouvrant la fenêtre.

« Louis murmura d'une voix émue quelques paroles que je ne compris pas. Ils s'accoudèrent sur le balcon ; ils m'avaient déjà oubliée. Je me sentis plus seule que jamais. On vint me prévenir que le comte m'attendait. Je descendis, et nous montâmes en voiture.

« A une demi-lieue de Mont-de-Marsan, la chaise de poste qui emportait Louis et sa femme vers les Pyrénées nous rejoignit ; elle dépassa rapidement notre voiture. La soirée était orangeuse, un immense nuage noir était suspendu sur nos têtes ; mais à l'extrémité de la route le soleil se couchait ardent et splendide. Je restais dans les ténèbres, ils s'élançaient vers la lumière ; n'est-ce pas toute l'histoire de leur vie et de la mienne ?

« La nuit vint ; mon imagination s'exalta. La pensée que j'allais rentrer dans ce château, dans cette prison glacée, me rendait folle. « Je ne demande plus, me disais-je, ni les plaisirs que donne la richesse, — je connais trop bien le vide de ces plaisirs, — ni les joies de l'amour, — je n'ai su ni aimer ni me faire aimer ; je demande la liberté, seulement la liberté... »

« On s'arrêta à moitié route, dans un village, pour faire reposer les chevaux. Un sauvage vertige d'indépendance s'empara de moi : je méditais d'ouvrir la portière, de sauter sur la route et de m'enfuir n'importe où, quand le comte, qui dormait depuis longtemps, s'éveilla. Il fit sonner sa montre : « Neuf heures et demie, dit-il ; nous ne pourrions pas faire le whist ce soir, nos voisins n'auront pas eu la patience de nous attendre... Pourvu que cet imbécile de Jean ait rentré les foins : il va pleuvoir... » continuait-il en mettant la tête à la portière.

« Je me rejetai anéantie au fond de la voiture. Une partie de whist avec un campagnard idiot et une provinciale ridicule pour partners, quelques meules de foin sauvées ou perdues, voilà toutes les jouissances, toutes les préoccupations du monde où je vis !... »

« Les voisins n'étaient pas partis. Nous avons fait le whist ; nous le ferons demain, après-demain, toujours... Comprends-tu, Claire ? toujours !... »

1852

« Pourquoi t'affligerais-tu de vieillir ? Chaque année, après t'avoir apporté du bonheur, te laissera des souvenirs. Les souvenirs, c'est la vie encore, la vie débarrassée des scories de la réalité, spiritualisée, meilleure peut-être. Quand on a amassé de tels trésors, on peut affronter joyeusement la vieillesse ; mais moi, moi, condamnée à voir mes plus précieuses années, les dernières de ma jeunesse, peser lourdement sur ma tête, pour retomber une à une dans le néant puis-je songer à l'avenir sans désespoir ? »

185...

« Le comte de Nérandal est mort il y a quinze jours. Je suis riche, je suis maîtresse de mes actions, et je ne quitterai pas la campagne. Ne va pas te récrier, ma chère Claire ; avant de prendre cette résolution, j'ai mûrement réfléchi j'ai compté bien des fois les rides de mon visage et les cheveux blancs de mes bandeaux. J'ai quarante-deux ans ; ma santé est ruinée, mon âme est encore plus éteinte, plus brisée que n'ont corps. Je ne suis plus que une vieille femme ; je ne peux inspirer que la pitié. M^{me} de Rambert est encore belle et adorée ; toi, tu es toujours charmante, et tu admires chaque matin dans ta fille une grâce nouvelle. Je souffrirais trop près de vous. Ici, je réussirai peut-être à oublier que moi aussi j'aurais pu être heureuse ! »

MAX. VALREY.

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

Imp. Peleraux et C^e à Monaco (Principauté)

BAINS DE MONACO

Les Salons du Casino de la place du Château sont ouverts tous les jours de 10 h. du matin, à 11 h. du soir.

SALLES DE CONCERTS, DE BAL, DE CONVERSATION, ET DE LECTURE

JOURNAUX DE TOUS LES PAYS.

Tous les soirs à 8 heures CONCERT par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers

A MONACO

HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.
Chambres Garnies.

Chaussures en tout genre.

P. GINDRE

Grande rue, maison Gindre. |

ACCORD ET REPARATIONS

DE PIANOS,

M. AUDA, artiste du Casino de Monaco.

E. COSTA, FILS

Peintre d'Histoire et Restaurateur de Tableaux

13 — Boulevard du Midi — 13

A NICE

LOCATION DE PIANOS

DES PREMIERS FACTEURS DE PARIS

S'adresser à M. HERMANN, chef d'orchestre
du Casino.

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES VOYAGEURS

Cet hôtel tenu par Claude Olivier est situé
dans la grande rue de Monaco.M^{me} PÉLERAUX, PROFESSEUR

DE LANGUES ITALIENNE ET ESPAGNOLE

LEÇONS DE PIANO ET DE CHANT.

AU MOIS ET AU CACHET.

Vente et Location de Pianos

DE

Pleyel, Hérard et Boisselot

S'adresser au bureau du journal.

HOTEL DES QUATRE NATIONS

Tenu par CLERISSY à Menton

Excellente table d'hôte, déjeuners et diners
à la carte.

Voitures à volonté pour Nice et pour Monaco.